

Un printemps d'azur, d'or et d'efflorescences mauves et roses illumine, jour après jour, ma ville. Ma ville où le temps, comme dans La Belle au bois dormant, semble s'être arrêté. Ma ville vide. Ma ville qui nous a vidés. Ma ville qui s'est libérée de nous. De notre présence encombrante. De nos foules pressées. De nos nuisances insolentes. De nos bruitages discordants. De nos regards aveugles. De notre incapacité à vivre au présent. Désormais retirés derrière nos fenêtres, réfugiés sur nos balcons, brutalement mis sur la touche, nous avons toute latitude pour regarder, patiemment et passionnément, et peut-être réapprendrons-nous à voir, toute latitude pour écouter, attentifs et concentrés, et peut-être réapprendrons-nous à entendre.

A entendre la plainte de notre planète malmenée, surexploitée, pressurée, mutilée, écartelée, sacrifiée aux idoles universelles du profit et de l'appétit d'argent. A voir les outrages et les blessures que nos sociétés civilisées, policées, à la pointe du progrès technologique, mais sans l'ombre d'un doute, à la traîne du progrès humain, lui infligent jour après jour, trouant sa couche d'ozone des flèches de leurs fumées industrielles, clairsemant ses forêts pour leur substituer de juteuses terres arables ou de non moins juteuses constructions, pourrissant son sol en le gorgeant d'insecticides toxiques ou de déchets radioactifs, polluant ses mers gangrenées d'improbables et gigantesques îles de plastique, décimant ses éléphants et ses requins sacrifiés sur l'autel du dieu Argent, brisant les chaînes délicates de ses écosystèmes, exterminant allègrement ses habitants dans leurs impitoyables jeux économiques et guerriers.

Nous sommes des fauteurs de trouble dans l'ordre de la nature. Des fauteurs de trouble aussi naïfs que malfaisants. Ivres de notre puissance, que nous avons crue illimitée, nous avons voulu, nous prenant pour les dieux de la création, lui imposer nos caprices et nos diktats.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de tomber dans les credos simplistes et larmoyants que proclament, sur les réseaux sociaux ou dans des articles à sensation, certains tenants de « la vengeance de la nature ». Il s'agit pour nous, au niveau individuel et collectif, donc politique, d'une nécessaire prise de conscience, d'une réflexion concernant l'avenir. Nous ne pourrions pas, au sortir de cette crise, reprendre purement et simplement notre train, comme si la panne n'avait été qu'un regrettable incident de parcours. Nous devons réexaminer nos parcours, réévaluer nos objectifs, reconsidérer notre place, nous protéger de nos propres errements et de nos propres folies si nous voulons avoir une nouvelle chance, une dernière chance, de sauver notre monde et de nous sauver nous-mêmes.

Si nous, les hommes et les femmes qui sommes atteints dans notre chair, dans nos familles, dans nos proches et nos lointains, par ce virus mortifère, si nous, les citoyens et les citoyennes des pays qui, à travers le monde, paient le prix fort en souffrances et en morts, si nous tous nous mobilisons pour notre survie, nous saurons convaincre et inciter nos responsables politiques à emprunter des voies nouvelles et salvatrices.